

Glucksmann A., *Le discours de la guerre.*

Béatrice de Peyret

Citer ce document / Cite this document :

de Peyret Béatrice. Glucksmann A., *Le discours de la guerre.*. In: Revue française de sociologie, 1969, 10-4. pp. 540-541.

http://www.persee.fr/doc/rfsoc_0035-2969_1969_num_10_4_1589

Document généré le 23/09/2015

et les responsables se trouve donc fondée théoriquement, dans la « structure actuelle des entreprises » (p. 5); et des deux voies qui restent aux travailleurs, ou bien dénoncer la situation qui leur est faite, et par exemple l'organisation de leur ignorance, ou bien suivre, dans la mesure où ils le peuvent, l'orientation de leurs syndicats, la théorie développée par Yvette Lucas interdit la première. Sa conclusion tend en conséquence à attribuer à des difficultés individuelles d'assimilation les différences qui pourraient être constatées entre les attitudes manifestées par les ouvriers et la ligne des organisations qui se réclament d'eux.

Pierre ROLLE.

GLUCKSMANN, André. *Le Discours de la guerre*. Paris, Editions de l'Herne, 1969, 378 p. 29 F. (*Théorie et Stratégie*.)

Comment lire dans la bombe atomique, l'ère thermo-nucléaire, l'aboutissement normal de l'histoire de la Force revêtue des apparences de la Raison, aboutissement également de deux pensées : Clausewitz (*De la Guerre*) montrant le désordre réel sous-jacent à l'ordre apparent de toute guerre, Hegel (*Phénoménologie de l'Esprit*) justifiant le désordre par l'ordre supérieur qu'il engendre nécessairement — soit Napoléon. Pour le premier, comme plus tard pour Lénine, « la guerre est la continuation de la politique », sa réalisation, son accomplissement, d'où la correspondance étroite entre stratégie et politique que l'on retrouve dans l'analyse des crises contemporaines (Cuba). Le champ de bataille est plus que le déploiement sur le terrain d'une stratégie, c'est le lieu de conceptualisation de la Guerre : la stratégie pose l'équivalence du militaire et du politique. La théorie stratégique organise ses plans en fonction des intentions présumées, avouées — dans le champ des possibles — des acteurs, de l'adversaire, les choix de chaque joueur s'effectuant dans le contexte des « coups » de tous les partenaires; la stratégie rationnelle répond à tout, y compris la stratégie de l'adversaire. On obtient ainsi une matrice de jeu à somme nulle, qui est bien une grammaire propre à la guerre, mais dont la logique est identique à celle, politique, de chaque joueur.

Pour Hegel la guerre est communication — l'épreuve de force est chargée d'un sens que chacun doit décrypter, le meilleur traducteur gagne, en dernière instance — mais aussi le référentiel suprême d'un peuple, là seulement s'abolissent les contradictions; la guerre est discours universel, en elle la culture d'un peuple devient effective tandis que l'autre est reconnu égal dans la lutte à mort, à moins que ne survienne l'interruption instaurant la différence, la particularité retrouvée, la communication rompue; c'est l'impasse de l'Histoire, le maître et l'esclave. La guerre, pour Hegel, révèle l'universel dans le particulier, le possible dans le présent, l'événement devient absolu, l'absolu étant l'événement. De la lutte à mort surgit la paix, non dans le retour aux particularités, mais dans la découverte d'un universel commun, né du désordre — Napoléon — règne de la raison, rationalité de la terreur.

On retrouve dans la pensée des stratèges contemporains toutes les phases du discours hégélien dans des concepts tels que ceux d'escalade, de terreur mesurée (guerre froide), de coexistence pacifique. Les ennemis sont complémentaires, la neutralité des buts stratégiques permet la coexistence des fins politiques propres à chacun; l'ordre ne peut naître que de la guerre, comme l'être du néant. A l'Etat appartient le discours politique, au peuple le silence de la lutte à mort, un rapport identique de représentation existe entre d'une part le mot et la chose, d'autre part le souverain et le peuple, l'arbitraire du signe entraîne celui du contrat. La solution de la lutte à mort est dans la langue conçue comme cause de la lutte (la communication s'effectue dans la guerre par les armes, en économie par l'argent, elle sous-entend une soumission commune à l'équilibre des forces, aux lois du marché, l'existence d'un même système de

représentation). Tout langage n'est que langage de la mort, la violence de la langue apparaît dans la conversion de la dissuasion en persuasion, le passage de la violence stratégique à la violence politique, de la terreur à l'ordre. Quand le recours ultime est le langage, succédant au néant, la lutte à mort est dépassée, l'être arraché à la mort est posé, la parole de l'état naît sur le silence primitif du peuple.

Glucksmann voit dans la crise de Cuba et sa résolution, l'application de la pensée hégélienne (pour Hegel tout événement n'est que la justification de la théorie, le moment particulier s'éclairant de la connaissance de l'universel, rationalité absolue du réel). Ici, le langage commun est celui de la dissuasion, message stratégique de la coexistence pacifique; les deux adversaires soumis à ce langage commun, le sont aussi à un péril identique, la bombe. Le dépassement de la lutte est dans ce discours, où prévaut la fonction métalinguistique — le code devenant tout-puissant par rapport au message. La stratégie américaine s'éclaire et s'ordonne par référence à Clausewitz dans l'équivalence du politique et du nucléaire — équilibre des forces, équilibre de la terreur, défense active. En fait la rationalité n'est qu'apparente, l'équivalence entre les actes (nucléaires) et les intentions, n'étant pas mesurable, la stratégie est impuissante à diriger un conflit nucléaire, la rationalité présente est plus celle du pari, pari dissuasif, nécessaire devant l'escalade, celle-ci impliquant la terreur d'où naît l'ordre; dans la guerre du Vietnam, on peut voir un nouveau discours stratégique emprunté à Mao-Tsé-Tung : la guerre prolongée.

La pensée de Mao-Tsé-Tung retrouve la dialectique hégélienne : à la dissuasion des stratégies américaines, s'opposent le concept de « Tigre de papier », la stratégie de la guerre prolongée et une parenté étroite avec Clausewitz (tous deux prononcent l'équivalence du politique et du stratégique, la primauté de la défense, seule stratégiquement décisive, et de la montée aux extrêmes des termes de la contradiction politique, économique, culturelle).

A la théorie de la dissuasion qui correspond à la conception d'un ordre du monde américain s'oppose celle de la décision du peuple, du refus d'un ordre né de la terreur partagée; la vérité pour Mao-Tsé-Tung n'étant pas dans la lutte à mort mais « au sein du peuple », d'où le mépris pour l'arme thermonucléaire, le « Tigre de papier ». Deux théories, deux conceptions du monde et de l'Histoire inconciliables, incompréhensibles l'une à l'autre dans l'attente ou l'ignorance de l'Apocalypse.

Béatrice DE PEYRET.

KRIEDEL, Annie. *Les Communistes français. Essai d'ethnographie politique*. Paris, Editions du Seuil, 1968, 320 p., index. 7,50 F (*Politique*, 24).

A. Kriegel est une spécialiste confirmée de l'histoire du mouvement ouvrier français et du communisme; cet ouvrage, *Les communistes français*, s'inscrit dans une série d'études inaugurées par son livre fondamental : *Aux origines du communisme français, 1914-1920. Contribution à l'étude du mouvement ouvrier français* (Paris, La Haye, Mouton, 1964. 2 vol.) et récemment complétée par *Le pain et le roses* (Paris, Presses Universitaires de France, 1968). Cette fois A. Kriegel, abandonnant l'aspect strictement historique du sujet, manifeste, en sous-titrant son ouvrage : « Essai d'ethnographie politique », une ambition théorique. Elle se démarque de la sociologie politique traditionnelle des partis qui n'en saisissait qu'une des dimensions, soit en le définissant par son programme, soit par son électorat ou sa clientèle, soit par sa pratique, sans jamais en tenter la synthèse. A. Kriegel ne discute pourant pas les méthodes auxquelles elle s'oppose, ni expose de façon détaillée sa propre méthode. Son livre en est la démonstration et l'essai. Selon A. Kriegel le P.C.F. peut être étudié à la fois comme une contre-société, porteuse d'un modèle social, préfigurant une société